

L'Amant déstabilisant, lancinant, envoûtant

A l'occasion de la sortie de *L'Amant*, Marguerite Duras était invitée par Bernard Pivot à l'émission *Apostrophes*¹ du 28 septembre 1984. L'auteure y racontait que l'œuvre devait initialement s'intituler *La Photographie Absolue*. La photographie absolue, c'est une photographie qui n'a jamais été prise. « *C'est cet instant-là du bac. On aurait rien vu qu'un homme, une auto noire et une jeune fille* », « *c'est là que tout est parti* »². En fait, cette image dépasse l'instantanéité de la photographie. C'est une image qui « *dure pendant toute la durée de la traversée fleuve* » et qui a même commencé « *bien avant qu'il aborde l'enfant blanche sur le bastingage* ».



« *L'Amant* » de Marguerite Duras, Les Éditions de minuit, 1984

Cette image, c'est l'image d'une rencontre. « *Comme d'habitude* » elle prend le car pour Saigon. Le car traverse un bras du Mékong sur un bac. « *La petite* » porte une tenue « *insolite, inouïe* » : « *une robe de soie naturelle* », « *une paire de talons hauts en lamés or* » et un « *chapeau d'homme aux bords plats* ». La jeune fille a quinze ans et demi. Elle est blanche. Sa famille est pauvre. L'homme en a 27, il est chinois, riche. Elle ne fera plus jamais le voyage dans un car pour indigènes.

Récit d'une histoire d'amour impossible, *L'Amant* est un récit de transgressions. Transgression morale, ethnique, et sociale dans l'Indochine de 1930. Marguerite Duras nous dévoile en toute impudeur sa découverte du désir et son adolescence dans une famille « *en pierre* », prise dans un tissu de relations ambigües, entre la folie et le désespoir de la mère, la violence du frère aîné, l'innocence du petit frère.

Un récit intime gouverné par la passion et la mort et qui mènent au désir d'écrire : « *Je vais écrire des livres. C'est ce que je vois au-delà de l'instant, dans le grand désert sous les traits duquel m'apparaît l'étendue de ma vie* ».

Une lecture difficile

Marguerite Duras, incontournable et inaccessible. Réputée d'une lecture ardue, hermétique. Souvent tentée, l'auteure de cette critique n'avait jamais osé s'y confronter, avait toujours repoussé. La question était souvent répétée : par quoi commencer ? *Un barrage contre le pacifique* ? *Le ravissement de Lol V. Stein* ? *Moderato Cantabile* ?

Et puis on a lu que *L'Amant* avait été un succès populaire dès sa sortie, succès inhabituel pour une œuvre durassienne. On s'est d'abord dit que la popularité n'est pas la garantie de la qualité. Mais on a également su que la critique n'avait pas été moins unanime. Enfin, que le prix Goncourt l'avait couronné.

¹ <http://www.ina.fr/video/CPB84055480#>

² Marguerite Duras, *Apostrophes*, le 28 septembre 1984

On s'est donc lancé non sans une certaine euphorie : enfin on allait passer de l'autre côté, le côté de ceux qui avaient lu Marguerite Duras, l'appréciaient, s'en inspiraient. On en était sûr : on ne manquerait pas de l'adorer.

On savait qu'il s'agissait d'un récit autobiographique. L'ouverture du texte confirmait nos attentes. Deux premières pages assez conventionnelles : la première personne du singulier, la description du visage ridée de l'auteure-narrateure maintenant âgée de soixante-dix ans. On ne va pas mentir, on en était presque rassuré. Et puis, dès la troisième page, quatrième paragraphe, première rupture « *J'ai un visage détruit. // Que je vous dise encore. J'ai quinze ans et demi* ». Bientôt la troisième personne prend la place de la première. Puis le « je » et le « elle » s'alternent. On pense alors s'être réjoui trop vite. Car, rapidement, on est perdu. On doit l'avouer, on a failli décrocher.

D'abord, la forme fragmentaire du récit est déstabilisante. Dans cette succession de fragments, la chronologie n'est, en plus, pas toujours respectée. Si l'histoire d'amour tisse la trame du récit, elle est entrecoupée de décrochages temporels et spatiaux, autant de déplacements dans le temps et l'espace au gré des souvenirs qui semblent s'éveiller les uns les autres selon les associations d'idées de la mémoire de l'auteure.

Cette forme fragmentaire prend sens si on sait que le texte devait initialement apparaître sous la forme de commentaires accompagnant une série de photographies regroupées dans un album. Mais rien, ni préface ou avant-propos, n'avertit le lecteur de ce projet détourné du texte-légende en œuvre autonome.

Ensuite, même en n'ayant lu aucun autre livre de l'auteure, on comprend que Marguerite Duras revient à plusieurs reprises sur certains de ses textes antérieurs. Ces références intertextuelles auraient pu apparaître comme des appels à la lecture. On aurait aimé qu'elles fassent naître une curiosité chez le lecteur ignorant, une envie de découvrir l'œuvre. Malheureusement, on s'est senti plutôt exclu de ces passages réservés aux initiés. Ils ont constitué autant de moments d'opacité, comme lorsqu'elle fait référence à *Un barrage contre le Pacifique*, paru en 1950 :

« *Ce n'est donc pas à la cantine de Réam, vous voyez, comme je l'avais écrit, que je rencontre l'homme riche à la limousine noire, c'est après l'abandon de la concession, deux ou trois ans après, sur le bac, ce jour que je raconte, dans cette lumière de brume et de chaleur.* »

Enfin, et surtout, l'impudeur de l'auteure est gênante. La relation de « *l'enfant* » avec l'amant chinois, entre prostitution et relation incestueuse, est dérangeante. La dimension érotique de cette relation est d'autant plus embarrassante que l'auteure accentue le rapprochement de la jouissance et de l'enfance de la jeune fille. On poursuit la lecture avec une sensation de culpabilité, celle de faire preuve d'une curiosité malsaine, voire d'un certain voyeurisme.

Une lecture saisissante

Etrangement, la structure éclatée du récit nous a permis de nous accrocher et de continuer. Les ellipses temporelles accélèrent le rythme du récit et épargnent des détails superflus qui auraient pu être autant de passages ennuyants. Les digressions permettent de reprendre brièvement son souffle en s'évadant de l'univers étouffant de la garçonnière de Cholen. Car c'est aussi la force de l'écriture de Duras que de réussir à nous rendre la lecture parfois presque oppressante. Tous les sens du lecteur sont mobilisés. On entend le bruit de la ville à travers les persiennes, on sent l'odeur du caramel et des

cacahouètes grillées. Et puis, quelques pages plus loin, on peut voir ce bleu du ciel d'Indochine une nuit de la saison sèche.

Finalement, la langue de Duras nous séduit et nous emporte. Ces phrases courtes, souvent nominales ou réduites à un mot. Cette abondance des présentatifs, cette utilisation des pronoms anaphoriques de la troisième personne. Une langue neutre mais évocatrice. Une langue rapide mais exacte, simple mais bouleversante, au rythme obsédant.

On n'a pas regretté de s'être accroché. *L'Amant* se lit comme un poème en prose. Ou plutôt comme un recueil de poèmes en prose. Comme un album de photographies aussi, tellement chaque fragment nous donne à voir. C'est une de ces lectures qui vous marquent. Qui vous changent aussi. Un de ces livres qui vous accompagnent. On voudrait l'avoir constamment dans sa poche pour pouvoir à tout moment choisir un fragment au hasard, et le relire, juste pour le plaisir de cette langue. Et juste pour soi.